

Histoire sociale et intellectuelle de la Chine

M. Jacques GERNET, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. — *Education et société en Chine*

La contradiction déjà notée entre les recommandations des essais et traités d'éducation et les pratiques réelles s'explique par la perversion produite par les concours dans l'ensemble du système éducatif à partir des Tang (vii^e-ix^e siècles). Au lieu d'une solide formation et d'une lente maturation, au lieu d'un développement des aptitudes, on ne vise qu'à l'habileté, au brio et à la virtuosité mnémotechnique ; en vue de la réussite aux concours, « on accable l'enfant le plus tôt possible de leçons et de devoirs ». « Les étudiants consacrent l'essentiel de leurs efforts à ce qui n'est que mots et paroles » (Lü Zuqian, 1137-1181). Les épreuves des concours sont des exercices artificiels qui ne prouvent ni les compétences ni les qualités humaines. L'éducation en vue de ces compétitions ne produit que des incapables. Pire encore, elle gâche parfois les esprits. On a là un des leitmotivs de la littérature chinoise relative à l'éducation. La Chine qui a inventé la religion du diplôme et les examens n'est jamais parvenue à s'en libérer.

C'est donc l'histoire de ce système de sélection qui a été l'objet principal du cours de cette année. Les chapitres 16 et 17 du *Rizhi lu* de Gu Yanwu (1695) qui abondent en informations précieuses ont été une source privilégiée, mais on a puisé aussi un peu partout dans une littérature presque inépuisable.

Contrairement à ce qui se passe dans les sociétés guerrières où pouvoir et culture sont dissociés, un lien traditionnel unit en Chine la gestion de l'Etat à la connaissance de l'histoire, aux talents littéraires et aux qualités morales. L'éducation a d'ailleurs un double objet de nature politique puisqu'elle « transforme les mœurs », tenues pour plus efficaces et fondamentales que les lois, et qu'elle est un moyen pour former des hommes de valeur, aptes au service de l'Etat. Cependant, malgré leur commune

origine, il y a toujours eu une certaine distance — et parfois même divorce — entre milieux lettrés et dirigeants. Il s'agit bien plutôt en effet d'un idéal que les lettrés des Song et des époques postérieures ont reporté sur une antiquité imaginaire. L'extension des classes instruites et leur plus large participation aux affaires publiques, l'essor de ce mouvement d'éducation indépendant que fut le néo-confucianisme à partir du xi^e siècle expliquent le succès du mythe de l'unité antique entre culture et politique, entre éducation (*jiao*) et gouvernement des hommes (*zhi*). Zhu Xi (1130-1200) revendique le droit pour les intellectuels de se mêler des affaires de l'Etat, estimant qu'il est absurde de considérer politique et administration comme de simples techniques : les hommes d'étude (*xuezhe*), moralistes et philosophes, ont le devoir de s'en occuper — position qu'on retrouvera chez Huang Zongxi (1610-1695) qui souhaitait faire des écoles une agence de contrôle permanent de l'action des dirigeants.

Les concours organisés par l'Etat ont en Chine près de 1 300 ans d'existence et ils n'ont pris fin qu'en 1905. L'évolution a été évidemment considérable et il n'y a guère de ressemblance entre les premiers et les derniers. Mais le système a eu de profonds effets sur la culture et sur la société chinoises qu'il a contribué à transformer. Peut-être la Chine doit-elle à son système de recrutement des hauts fonctionnaires à partir du xi^e siècle d'avoir connu moins de soubresauts que les pays d'Occident.

Dès l'origine, les concours ont été une arme du pouvoir central contre les privilèges de la naissance. « Pourquoi restreindre le choix des hommes aux membres de l'aristocratie (la noblesse héréditaire et endogame qui s'était constituée depuis le iv^e siècle), demandait Su Chuo (498-546), conseiller du fondateur des Wei occidentaux ? Ces gens-là sont parfois stupides, alors qu'on trouve des hommes de valeur même parmi les valets et les palefreniers » (*Zhoushu* 23). C'est pour faire contrepoids à la puissance de l'aristocratie mi-turque mi-chinoise qui dominait en Chine du Nord que les Tang (618-907) ont fait appel par le moyen des concours à des hommes nouveaux. Cependant, malgré la relative extension des élites locales étudiée par les sinologues japonais et D. Twitchett, les recrutements par concours n'ont joué encore sous les Tang qu'un rôle restreint. Pour l'ensemble de la dynastie et l'ensemble du personnel dirigeant, on ne compte que 10 % de fonctionnaires issus des concours (le *mingjing* qui, en devenant un concours de mémoire et d'érudition, perdra son prestige dès la fin du vii^e siècle et le *jinshi* dont les épreuves principales étaient de caractère littéraire et qui restera le grand concours, celui qui habilitait aux plus hautes charges). Les concours spécialisés (droit, mathématiques et astronomie, philologie) ainsi que les concours militaires avaient une moindre importance. Cependant, dès les vii^e-ix^e siècles, les concours ont eu des effets plus profonds que ce chiffre de 10 % ne le laisserait supposer, en raison du grand prestige du titre de « docteur » (*jinshi*) à partir de l'ère *kaiyuan* (742-756), du fait que

la réussite aux concours donnait accès aux plus hautes fonctions (et cela restera vrai par la suite), à cause de l'attrance générale exercée par les concours, même sur les membres de l'ancienne aristocratie, en raison enfin de l'effet d'incitation qu'ils ont eu sur le développement des organes d'éducation et des activités littéraires. L'existence d'épreuves de poésie au concours de *jinshi* n'est sans doute pas étrangère à l'essor de la poésie sous les Tang ainsi qu'au début des Song. Le *Quan Tang shi* ou « Recueil complet des poèmes des Tang » (imprimé en 1705) contient 48 900 poèmes dus à 2 300 auteurs différents. Enfin, les candidats recalés et les lauréats sans affectation (un dixième seulement des docteurs recevaient des affectations, à la suite de nouvelles épreuves) ont joué un grand rôle à partir des Tang et pendant toute l'histoire comme assistants de l'administration, conseillers, enseignants, hommes de lettres...

Bien des historiens ont souligné l'importance des transformations qui se produisent à partir de la fin du x^e siècle. Mais peut-être les effets du passage du manuscrit au livre imprimé ont-ils été jusqu'ici sous-estimés : ils ne sont sûrement pas étrangers à l'accroissement des classes lettrées qui constituent l'assise du pouvoir sous les Song. Alors que la société des Tang est de toute évidence l'héritière de l'époque des aristocraties guerrières des iv^e-vi^e siècles, il s'est produit sous les Song une extension décisive du rôle des concours qui se sont en quelque sorte démocratisés et ont changé la nature même du pouvoir. A partir de la fin du x^e siècle, la quasi-totalité des dirigeants en est issue.

A ces transformations sociales sont sans doute liées les nouvelles orientations de la vie intellectuelle et le développement du néo-confucianisme avec sa nouvelle conception de la sagesse, en accord avec l'essor des classes lettrées : « Tout le monde peut devenir un Yao ou un Shun ». Tous les hommes possèdent en eux un reflet de l'ordre universel (thème qui est en harmonie avec celui de la nature de Buddha inhérente à tous les êtres et rend compte des tendances à l'introspection et au mysticisme dans la tradition néo-confucéenne).

Les antécédents de ce mouvement qui aura une profonde influence sur les conceptions de l'éducation et sur la réforme du système des concours se trouvent chez une petite élite de lettrés, volontiers ermites et ascètes, qui prônent à la fois un retour aux Classiques et une formation réelle, et critiquent les concours tels qu'ils ont été hérités des Tang avec leurs épreuves de mémorisation, leurs poèmes et textes en prose où doivent être observées de complexes règles tonales. L'un des plus influents est Hu Yuan (993-1059). Il s'attache à développer les aptitudes diverses de ses étudiants, exige d'eux une stricte discipline et crée deux types de formation : l'un qui porte sur l'interprétation des Classiques, l'autre sur les questions d'ordre pratique : administration, art militaire, défense des frontières, irrigation, mathématiques

et calendrier. Yan Yuan, féru de sports et d'arts martiaux, l'imitera à la fin du xvii^e siècle dans son programme pour une nouvelle académie. Hu Yuan pense que l'expérience directe du monde dans sa diversité est nécessaire à la formation des hommes et il emmène un jour ses disciples dans un voyage de plus de 1 500 km du lac Taihu à la passe de Tongguan, faisant avec eux l'ascension du Huashan. Comme les autres pré-néo-confucéens de son époque, il attache une valeur éminente aux Classiques, textes où s'exprime la sagesse des anciens et dont il convient de s'imprégner. Chaque Classique est censé développer une qualité morale particulière : jugement, connaissance des sentiments humains, goût, sens de l'opportun, compréhension des succès et des échecs au cours de l'histoire... Ce thème qui se trouve chez Wang Tong vers 600 et Liu Zongyuan (773-819) est repris par Fan Zhongyan (989-1052) sous les Song. Les Classiques chinois ont joué en Chine un rôle analogue à nos classiques grecs et latins, fournissant à tous les membres de l'élite un riche lot de formules, de thèmes et d'idées : en somme, une culture commune qui leur permettait de se comprendre à demi-mot.

Le cas du célèbre réformiste Wang Anshi (1021-1086) est à la fois paradoxal et révélateur. Wang Anshi applique en 1071 les mesures que les précurseurs du mouvement néo-confucéen alors triomphant avaient appelées de leurs vœux : une formation réelle, un réseau d'écoles publiques, la suppression des épreuves de poésie et de pure mémoire aux concours, la priorité donnée à la compréhension des Classiques, une plus grande place accordée aux connaissances pratiques, utiles aux futurs dirigeants et administrateurs. Avant lui, Fan Zhongyan avait insisté sur la nécessité de former les hommes avant de procéder à leur choix, créé en 1044 des écoles d'Etat dans les provinces et recommandé comme matières de concours, outre les Classiques et les historiens, un ensemble de connaissances utiles. Cependant, Wang Anshi sera en butte à l'hostilité d'un parti conservateur dans lequel se retrouvent les plus célèbres représentants du mouvement néo-confucéen. Il sera honni par toute la tradition lettrée.

L'ambition de Wang Anshi était de remplacer les concours par une formation et une sélection continues à partir des écoles de préfecture et de département restaurées en 1071, puis dans les trois sections qu'il avait instituées à l'Ecole supérieure de la capitale, sorte d'E.N.A. avant la lettre. Ces trois sections permettaient, sur un total de 2 400 étudiants, une sélection à trois niveaux, les étudiants sortis en tête de la section supérieure ayant directement accès, après des stages, à la fonction publique. La principale épreuve des concours était devenue avec Wang une épreuve de compréhension des Classiques. Mais, en même temps que la culture générale, il entendait développer les aptitudes particulières et une certaine spécialisation (dans le droit, l'économie, les questions militaires...), exigeant des étudiants de l'Ecole supérieure la connaissance des lois et des institutions anciennes et modernes, s'efforçant de lutter contre le mépris des questions pratiques,

tenues pour vulgaires par une élite qui se considérait comme vouée aux études nobles : littérature, Classiques, morale et philosophie. Mais presque tous les efforts en ce sens au cours de l'histoire seront vains.

Pour le poète Su Shi (1036-1101), Wang retarde d'un demi-siècle : il en est resté à l'époque de Sun Fu et Shi Jie, contemporains et amis de Hu Yuan qui ne juraient comme lui que par les Classiques, « gens qu'on trouverait aujourd'hui, dit-il, tout à fait irréalistes ». Pour le grand historien Sima Guang (1019-1086), chef du parti conservateur, le tout est de savoir reconnaître les hommes de valeur. Le genre de concours n'a en soi pas d'importance. Pourquoi bouleverser à grande frais ce qui tout compte fait ne fonctionne pas si mal ? Su Shi estime quant à lui que les épreuves littéraires des concours n'ont jamais empêché probité et loyauté, et que la compréhension des Classiques ne fait pas nécessairement des gens aptes aux tâches de gestion et de direction. Mais on trouve aussi une opposition marquée aux aspects utilitaristes et technocratiques des conceptions de Wang Anshi, bien qu'il tienne compte de l'extension considérable à son époque du rôle économique de l'Etat, de la multiplication de ses monopoles et de ses services spécialisés. Wang n'a en tête qu'économie et réglementation. C'est un légiste, un calculateur, un « épicier » au regard d'une tradition qui met l'accent sur la culture générale et prône sans cesse le désintéressement. Invité par Wang Anshi à participer à l'élaboration des statuts des nouveaux commissariats aux monopoles d'Etat, à la monnaie et aux impôts, Liu Shu (1032-1078) — dont on notera au passage qu'il s'aidait dans ses recherches historiques de ses connaissances en géographie, astronomie et histoire des calendriers ainsi que des inscriptions, archives et généalogies — lui répond avec mépris qu'il n'entend rien à ces questions et qu'à son avis l'économie est chose secondaire par rapport au gouvernement des hommes.

On reproche aussi à Wang Anshi la discipline extrêmement stricte qu'il a imposée à l'Ecole supérieure où, dit-on, « on traite les étudiants comme chiens et porcs », à l'encontre de l'attitude très libérale qui était de tradition à l'égard de futurs magistrats et de personnes issues des meilleures familles de l'empire. Les écoles sont « des endroits où l'on apprend les rites et les règles des relations sociales » (*liyi zhi chu*), non pas ces lieux de compétition acharnée qu'elles sont devenues depuis les réformes de Wang. Mais il y a aussi d'autres raisons moins avouables à l'hostilité que suscitent les « nouvelles lois » : elles tiennent à la jalousie des « docteurs » issus des concours réguliers à l'égard de ceux qui sont sortis directement, sans concours, de l'Ecole supérieure. L'esprit de corps de ces diplômés de haut grade a été pendant toute l'histoire un frein puissant à toute tentative de changement. Gu Yanwu rappelle que, quand à l'ère Wanli (1573-1620) on voulut créer d'autres voies d'accès que les concours au grade de docteur et que les nouveaux promus ont été élevés à de hautes fonctions, ils furent

l'objet d'attaques féroces et d'accusations calomnieuses qui aboutirent à leur renvoi ou à leur mort.

Gu Yanwu rend Wang Anshi responsable de la dégradation postérieure du système des concours. L'épreuve qui dans la pensée de Wang devait permettre de juger de l'intelligence des candidats, la dissertation sur le sens des Classiques (*jingyi*), s'est en effet assez vite transformée en un exercice artificiel dont les règles de composition sont devenues de plus en plus strictes et complexes. C'est du *jingyi* qu'est issue, à partir du xv^e siècle, la « composition à huit cuisses » (*bagu wen*) qui sera le principal exercice de toute la jeunesse chinoise et la grande épreuve des concours jusqu'à leur abolition en 1905. Si absurdes qu'aient été les épreuves de poésie en usage sous les Tang et au début des Song, elles exigeaient du moins, estime Gu Yanwu, une bonne culture et empêchaient tout apprentissage mécanique, tandis qu'il suffit parfois pour réussir sa composition à huit cuisses de l'avoir apprise par cœur avec toutes celles dont les sujets avaient quelque chance de sortir. Le *Rizhi lu* contient nombre d'informations sur ce genre de pratiques ainsi que sur les éditions privées de modèles de composition (c'est même une des entreprises de librairie les plus rentables aux époques Ming et Qing) et sur les recueils officiels du même genre. Bachotage, manuels et résumés sont les produits inévitables des examens et des concours.

La tendance invincible du système au formalisme pose cependant une question digne d'intérêt : qu'est-ce en fait que les concours ? Il est vrai que des règles formelles facilitent la notation et rendent l'appréciation plus objective. Mais elles répondent aussi à une conception du concours comme épreuve initiatique dans laquelle le candidat doit échapper à toute une série de pièges. De là, la complexité des règles du *bagu wen*, l'étendue des textes qu'il faut connaître par cœur et qu'il importe de restituer sans faute, les nombreux caractères taboués qu'il importe d'éviter absolument, le rôle que jouent la correction dans l'écriture, le style calligraphique, la présentation des copies elles-mêmes (quand elles ne furent pas recopiées par des copistes officiels afin d'éviter la fraude)... Zhu Xi fait allusion aux traquenards inventés par certains examinateurs qui donnent pour thème de composition des suites de caractères isolés dans le texte d'un Classique et qui ne donnent aucun sens. L'attente, la cohue, la longueur des épreuves et leur multiplication, l'isolement des candidats dans d'étroites cellules qui ne contiennent que table, chaise et lit, tout contribue à faire des concours une véritable épreuve morale et physique. Les suicides d'ailleurs ne sont pas rares. « Examiner », *kao*, a aussi le sens de « soumettre à la question ». De ce point de vue, les conservateurs avaient raison contre Wang Anshi et, comme disait Sima Guang, le genre des épreuves n'avait au fond pas grande importance.

Si les tendances à la fixation d'une orthodoxie sont anciennes, il est clair que les concours ne pouvaient que les renforcer. Cependant l'orthodoxie néo-

confucéenne, celle qui n'admettait que l'interprétation des frères Cheng et de Zhu Xi, ne s'est imposée qu'à une date tardive, avec la reprise des concours sous les Mongols en 1314. Souvent négligée et même carrément bafouée à la fin du *xv^e* siècle, elle ne sera imposée de façon stricte que sous les Mandchous à partir de la seconde moitié du *xvii^e* siècle, de telle sorte que l'image d'une Chine soumise à une étouffante orthodoxie est quelque peu artificielle, fausse pour la plupart des périodes antérieures aux Mandchous et vraie seulement en partie pour les plus récentes.

Le dégoût, la haine provoquée par la vaine et terrible contrainte des concours sera générale à partir du *xi^e* siècle. Mais, dit-on, il faut en passer par là si l'on veut nourrir ses parents sur leurs vieux jours et illustrer sa famille. Certains croient cependant possible de résoudre le conflit entre leurs aspirations et leur dégoût des concours : une formation véritable et une culture désintéressée qui va à l'encontre de l'esprit d'arrivisme et de compétition vulgaire qui anime la plupart des candidats permettent de réussir aisément, car la valeur des individus transparait même dans des épreuves de caractère formaliste et artificiel. C'était déjà l'idée de Hu Yuan. Mais le fait est que le système est en contradiction évidente avec les idéaux moraux et esthétiques du confucianisme : l'homme de bien ne court pas après les emplois ; l'art d'écrire est affaire de culture et de développement de la personnalité, non de recettes et d'astuces ; le perfectionnement de soi-même importe plus que la réussite sociale et la richesse, et il est source par surcroît d'un bonheur mieux assuré (D. Nivison, 1960).

Une des premières critiques des concours se trouve dans une lettre du célèbre prosateur Han Yu (768-824) à son ami Cui Lizhi, lettre qui se termine par ces mots : « Certains me considèrent comme un homme capable, mais quand retiré chez moi, je relis mes épreuves de concours, elles me semblent être des écrits dignes d'un bouffon. La honte me vient au visage et j'ai le cœur mal à l'aise pendant plusieurs mois ».

Les défenseurs du système prétendent qu'il a permis de trouver des hommes de valeur. Mais n'en aurait-on pas trouvé tout autant par d'autres moyens ? « En tirant au sort, écrit Gu Yanwu, on obtiendrait les mêmes résultats au bout de quelques centaines d'années. Dira-t-on que tirer au sort est une bonne méthode ? »

Un petit texte de Zhu Xi intitulé « Opinion personnelle sur les écoles et les concours » (*Zhu Xi da quan*, 69, 18 a-26 b) contredit l'image vulgaire du philosophe comme fondateur de l'orthodoxie néo-confucéenne. Zhu Xi met l'accent sur la nécessité d'une formation qui donne la culture la plus ouverte et la plus étendue possible ; elle inclut les philosophes des *v^e-iii^e* siècles, légistes et taoïstes, aussi bien que les historiens et l'histoire jusqu'à l'époque contemporaine, les Classiques et tous leurs principaux commentaires, les institutions, le droit, les rites, l'astronomie, la géographie, la

stratégie... C'est presque une soif de savoir rabelaisienne, mais la finalité est clairement précisée : la connaissance du passé doit servir à la compréhension du présent et inversement. Philosophes et historiens peuvent aider à comprendre les Classiques. Le but est de former des hommes pondérés et réfléchis qui sachent faire preuve de discernement, et non plus ces anxieux, ces arrivistes et ces esprits superficiels que produit un système de compétition acharnée. Il souhaite que les concours fournissent à l'Etat des talents divers et imagine pour cela des programmes différents à l'intérieur d'une période de douze ans.

Zhu Xi évoque dans ce petit texte la répartition géographique des candidats aux concours : les contingents officiels aboutissent à une représentation insuffisante des régions les plus évoluées, celles du bas-Yangzi (Sud du Jiangsu et Nord du Zhejiang). Il est préoccupé par l'afflux des étudiants à Hangzhou, la capitale, par le trop grand nombre des candidats pour un nombre restreint de nominations comme *shengyuan* ou étudiants entretenus par l'Etat.

Occupés par des dynasties de nomades sinisés depuis le début du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e, les provinces du Nord poseront sous les Ming un problème d'équilibre analogue à celui dont Zhu Xi fait état. Leur inculture et leur déclin économique seront encore très sensibles au XVII^e siècle. « Ces gens-là, écrit Gu Yanwu, ne savent même pas ce que sont les "Commentaires des treize Classiques" et si l'on trouve chez eux quelques xylographes des Classiques, ils sont bourrés de caractères fautifs et de passages supprimés ».

La volonté de réflexion et d'application pratique est évidente aux XI^e-XII^e siècles et c'est après la mort de Zhu Xi, avec les premières manifestations de tendances orthodoxes, que le déclin semble avoir commencé. « A partir de la fin des Song, écrit Yuan Jue au début du XIV^e siècle (*Xu tongkao*, 47) — et ce témoignage intéresse aussi, par-delà l'histoire des concours, celle des courants de pensée —, on s'est borné, par respect pour Zhu Xi, à ressasser ses commentaires des Quatre Livres et on a rejeté comme vulgaire tout ce qui avait trait aux questions pratiques ». On a mis alors l'accent sur les discussions de haute philosophie, sur les exercices de recueillement, les attitudes mentales de "sincérité" (*cheng*), "révérence" (*jing*) et "juste harmonie" (*zhonghe*) ». Les tendances à l'introspection et au mysticisme l'ont emporté sur la connaissance des réalités. On s'est détourné de l'histoire.

L'époque mongole semble avoir accentué ces tendances et le formalisme des concours. Mais on note au début des Ming un renouveau d'intérêt pour les questions pratiques. Lors des premiers concours institués par la nouvelle dynastie en 1370, les candidats reçus aux épreuves écrites furent soumis à des épreuves d'équitation et de tir à l'arc, d'histoire de l'écriture,

de mathématiques et de droit pénal. Hélas, treize ans plus tard, on revint aux épreuves purement littéraires. La situation semble avoir été meilleure à l'Ecole supérieure de Nankin, de 1381 aux environs de 1480. Les étudiants y recevaient une formation complète, à la fois classique et pratique, adaptée à leur futur métier d'administrateurs et de dirigeants. Pendant toute cette période, l'Ecole supérieure a formé l'élite politique et administrative de l'empire en constituant un système de recrutement parallèle à celui des concours ordinaires. Ses étudiants étaient tenus à des stages dans l'administration et furent employés à diverses tâches d'intérêt public : cadastre et recensement général de l'empire (les fameux « Registres en forme d'écaillés de poisson » achevés en 1387 et les « Registres jaunes » dressés en 1382 et révisés en 1391), éducation en Chine du Nord, développement de l'irrigation... Ils servirent aussi d'agents personnels de renseignements pour l'empereur. On s'est reporté pour tout cela à l'excellente étude de Lin Liyue (Taipei, 1978).

Mais en dépit des réformes et de critiques qui témoignent souvent d'une remarquable ouverture d'esprit, l'histoire des concours semble bien être celle d'un déclin continu dans le sens du formalisme et de l'artifice. « Si ces méthodes ne changent pas, s'écrie Gu Yanwu dans une vision prophétique, les hommes de talent disparaîtront peu à peu et le niveau de nos études déclinera sans retour. Qui sait si notre empire millénaire n'en arrivera pas ainsi à sa perte ? ».

II. — *Textes économiques et politiques de Gu Yanwu (1613-1682)*

Le séminaire a été consacré au chapitre 12 des « Notes journalières » (*Rizhi lu*) de Gu Yanwu où, à travers maintes citations de décrets, mémoires au trône et textes historiques de différentes époques, s'expriment les idées personnelles de l'auteur. Partisan d'une large autonomie des représentants de l'Etat dans les circonscriptions, Gu Yanwu est de même, en matière d'économie, partisan de plus de liberté. Le rôle traditionnel de l'Etat est de veiller à maintenir un équilibre entre les périodes de pénurie et de surproduction ainsi qu'entre les différentes régions par son action sur la monnaie et sur les prix, par l'achat, le stockage et le transport des surplus : il n'est pas d'accumuler à son seul profit des richesses qui appartiennent à tous, doivent circuler et non pas pourrir dans les trésors de la capitale. C'est la thésaurisation de l'Etat qui a été une des causes principales du déclin puis de l'écroulement des Ming au milieu du xvii^e siècle. Gu Yanwu cite à ce propos la série des décrets qui, à partir de la fin du xvi^e siècle, ont abouti à l'épuisement systématique des trésors publics des provinces. En provoquant l'appauvrissement général de l'empire, l'avidité des souverains se retourne contre leur propre intérêt. Au-delà d'un certain seuil,

le rendement des impôts décroît. Le phénomène est analogue à celui que produisent des lois trop sévères : le résultat est à l'inverse de leur objet. En instituant une loi punissant de mort les fonctionnaires locaux des différents échelons coupables de ne pas réprimer le banditisme, l'empereur Wu des Han (141-87) a conduit les supérieurs à s'entendre avec leurs subordonnés pour transmettre de faux rapports. Les Sui (589-618), qui n'avaient exercé qu'une pression très modérée sur les biens et la force de travail de la population, supprimant les monopoles d'Etat en vigueur sous les Zhou du Nord et réduisant à plusieurs reprises les impôts, regorgeaient de richesses et purent entreprendre de coûteuses expéditions en Corée sans vider les caisses de l'Etat.

Hostile aux monopoles impériaux institués sur le sel et le fer en - 117 et très étendus aux XI^e-XIII^e siècles, Gu Yanwu estime que ce sont les prélèvements excessifs de l'Etat sur les moyens des provinces et des préfectures qui expliquent l'état d'abandon général où se trouve tout ce qui relève du domaine public à l'époque des Ming. Les bâtiments de l'administration et les remparts de l'époque des Tang étaient construits solidement, les avenues des villes étaient droites et spacieuses. Mais depuis les XI^e-XIII^e siècles, le déclin a été continu. Des sanctions étaient appliquées sous les Han quand les constructions officielles n'étaient pas réparées. Mais l'absence de ressources propres et l'absence de toute pénalité ont conduit depuis les Song au laisser-aller. Il en est de même des ponts et des bacs, des plantations d'arbres le long des routes et dans les villes. Tout tombe en ruine et les arbres sont abattus parce que les règlements ne sont plus respectés. A l'époque des Tang, d'innombrables travaux d'irrigation étaient entrepris par les fonctionnaires locaux. De même encore, à la fin de l'ère Hongwu (1368-1399), furent creusés, sous la direction des étudiants de l'Ecole supérieure de Nankin, 40 987 réservoirs, 4 162 canaux et 5 048 digues. « Mais de nos jours, dit Gu Yanwu, il n'est pas question de travaux d'irrigation dans les préfectures pendant plusieurs dizaines d'années ». De là, pensa-t-il, un assèchement général des terres et une modification du climat marquée par une alternance de sécheresses et d'inondations.

A cela s'ajoutent les effets d'une corruption née de l'insuffisance des traitements officiels. Sous les Ming, ces traitements couvrent un dixième des besoins réels. Or, le dévouement au bien public et la probité ne peuvent être entretenus chez les agents de l'Etat qu'à la condition de leur assurer d'assez larges moyens de vie. Une série de textes dont les plus anciens remontent aux Han montre que le traitement des fonctionnaires n'a commencé à se réduire que sous les Ming. Les revenus de terres d'Etat leur étaient affectés depuis les Han, et même encore au début des Ming, mais leur ont été retirés par la suite.

D'autres notes du chapitre 12 se relient moins bien aux remarques précédentes. L'une a trait à l'obligation qui était faite aux fonctionnaires locaux

de signaler chaque mois les périodes de pluie, afin que l'administration centrale puisse prévoir inondations et sécheresses. Cette obligation était de règle à la fin du xiv^e siècle et subsistait encore à l'ère Yongle (1403-1425). La cour était alors informée des malheurs du peuple et les chefs de village (*lilao*) pouvaient venir s'expliquer eux-mêmes au Palais. Mais on s'est habitué depuis à vivre dans l'ignorance des calamités qui frappaient le peuple.

La concentration des richesses et des hommes dans les villes est pour Gu Yanwu une source de déséquilibre et de troubles. Des campagnes riches et peuplées sont au contraire source de stabilité et de bon ordre politique. Dans les villages de l'époque des Han, on trouvait des vieillards de plus de soixante ou soixante-dix ans qui n'avaient jamais été à la ville. « Le peuple ne voyait pas les fonctionnaires ». Mais à partir de la fin du viii^e siècle, après la grave rébellion de An Lushan qui marque un des grands tournants de l'histoire, impôts, taxes et corvées se sont multipliés de telle sorte que le petit peuple devait courir tous les jours aux bureaux de la préfecture. « Dans mon enfance encore, dit cependant Gu Yanwu, il y avait des vieillards aux cheveux blancs qui n'avaient jamais vu de mandarins et n'avaient jamais été à la ville. » Les choses ont bien changé. Un dicton de la fin des Ming ne dit-il pas : « Qui possède deux arpents de terre doit coucher chaque nuit à la porte du *yamen* » ? La situation semble s'être détériorée à partir des difficultés des Ming en Mandchourie, après la mort de l'empereur Wanli en 1619.

Une partie du chapitre 12 a trait aux débordements, aux ruptures de digue et aux formidables divagations du fleuve Jaune (sur une distance égale à celle qui sépare le Havre de Bordeaux). Alors que, dans l'antiquité, ce fleuve redoutablement capricieux trouvait à s'étaler sans obstacle dans les plaines de l'est du Henan et de l'ouest du Shandong, « il ne peut plus déployer librement ses colères ». On n'a cessé en effet de le contraindre, de l'enserrer, de l'enfermer entre les hautes digues qui le maintiennent au-dessus du niveau des plaines. On veut le plier aux désirs des hommes, le faire servir à l'alimentation du grand Canal, cependant que le peuple exploite les terres fertiles qui le bordent et que les fonctionnaires locaux, à l'affût de rentrées fiscales, se réjouissent de ce nouvel apport d'impôts. Mais Gu Yanwu n'est pas seul à avoir fait ce genre de remarques.

J. G.

PUBLICATIONS

Cina e Cristianesimo, Marietti, Casale Monferrato, 1984, 270 pp.

Christus kam bis nach China, Eine erste Begegnung und ihr Scheitern, Artemis, Zürich et Munich, 1984, 344 pp.

« La vie et l'œuvre d'Henri Maspero » dans *Hommage à Henri Maspero (1883-1945)*, Fondation Singer-Polignac, Paris, 1984, pp. 15-24.

AUTRES ACTIVITÉS

Administration des Instituts d'Asie du Collège de France.

Codirection du *T'oung Pao*, revue internationale de sinologie.

Conférence à l'Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente (Rome, novembre 1984).

Mission du Collège de France en Chine (19 mars-20 avril 1985). Conférences à l'Université chinoise de Hong Kong, à l'Université de Pékin, à l'Université Renmin et à la Section d'histoire des religions de l'Académie des Sciences Sociales.

Conférences aux Universités de Bordeaux-II et Bordeaux-III (avril 1985).

Communication au colloque « Servir l'Etat » (Fondation Hugot du Collège de France, mai 1985).

Nommé chevalier de la Légion d'honneur.